

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, et M^{lle}
NIVERLET, libraires ;
A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAYAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'été, 1^{er} juin.)

Départs de Saumur pour Nantes.		Départs de Saumur pour Paris.	
7 heures 55 minut. soir,	Omnibus.	9 heure 50 minut. mat.	Express.
4 — 30 — —	Express.	11 — 49 — matin,	Omnibus.
3 — 47 — —	matin, Express-Poste.	6 — 23 — soir,	Omnibus.
9 — 4 — —	Omnibus.	9 — 28 — —	Direct-Poste.
Départ de Saumur pour Angers.		Départ de Saumur pour Tours.	
1 heure 2 minutes soir,	Omnibus.	3 heures 2 minut. matin,	March.-Mixte.
		7 — 52 minut. matin,	Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. »	Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 »	— 13 »
Trois mois, — 5 25	— 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements de mandés, acceptés, ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année.

REVUE POLITIQUE.

Le mouvement de retraite des Autrichiens est aujourd'hui nettement dessiné. C'est vers la ligne du Mincio que convergent actuellement toutes leurs forces.

Nos conjectures à cet égard sont pleinement vérifiées. Crémone et Pizzignettone sont abandonnés. Si nous en croyons l'une de nos correspondances particulières, la ville même de Brescia, qui commande la route de Peschiera et du lac de Garde, aurait été évacuée.

En même temps, nous apprenons que l'armée autrichienne a quitté toutes les positions qu'elle occupait dans les états de l'Eglise : Bologne, Ancône, Ferrare sont libres.

Modène, Reggio et Brescello sont entièrement évacués.

A l'heure qu'il est, il n'y a plus un soldat autrichien en deçà de l'Oglio et du Pô ; toutes les forces ennemies sont concentrées entre l'Ohlio, la rive gauche du Pô, les Alpes tyroliennes et la mer Adriatique.

Cette vigoureuse concentration indique l'adoption d'un nouveau plan d'opération, nous assure-t-on, au général Hess. Elle circonscrit le terrain de l'action, et prépare, à courte échéance, des événements décisifs.

Le roi Victor-Emmanuel a publié à Milan, sous la date du 8, un décret qui pourvoit au gouvernement temporaire de la Lombardie. L'administration civile est confiée à un gouverneur général, ayant sous ses ordres des intendants provinciaux, nommés par le roi. Tous les fonctionnaires non italiens sont révoqués.

Il paraît qu'en se retirant de Milan, les Autrichiens ont emmené vingt prisonniers politiques qui étaient renfermés dans le château-fort. On espère qu'ils seront réclamés au prochain échange des prisonniers de guerre.

Le nouveau ministère anglais paraît en bonne voie. On pense qu'il sera composé de la manière suivante : lord Palmerston, premier lord de la trésorerie ; lord J. Russel, secrétaire d'état

des affaires étrangères ; lord Elgin aux colonies ; M. Cobden au bureau du commerce ; sir Cornwall Levis au secrétariat des Indes ; sir Sidney Herbert au secrétariat de la guerre ; M. Gladstone à l'Echiquier, etc.

Le programme du nouveau ministère anglais est entièrement favorable à l'indépendance de l'Italie.

Les bruits de démission du ministère prussien qui s'étaient répandus de nouveau sont aussi dénués de fondement que les précédents.

Le cabinet de Berlin continue de lutter avec succès contre les influences extrêmes qui voudraient l'entraîner au delà de sa ligne politique.

Le roi de Wurtemberg vient de renvoyer en congé illimité les hommes mariés appartenant à la landwehr. — A. Vitu. (Le Pays.)

La municipalité de Milan a remis à S. M. l'Empereur l'adresse suivante :

A S. M. l'Empereur Napoléon III, la ville de Milan.

Sire,

Le conseil municipal de la ville de Milan a tenu, aujourd'hui même, une séance extraordinaire dans laquelle il a décidé par acclamation que la congrégation municipale présenterait à S. M. l'Empereur Napoléon III une adresse exprimant la vive reconnaissance du pays pour son généreux concours à la grande œuvre de la délivrance de l'Italie. Sire, la congrégation municipale se regarde comme très-honorée d'un mandat aussi élevé, mais elle sait combien les paroles sont impuissantes pour le remplir.

Dans un discours dont tous admirèrent les magnanimes sentiments, mais que les Italiens écoutèrent avec une religieuse joie et surent interpréter comme un splendide augure. Votre Majesté disait qu'elle se reposait sur le jugement de la postérité.

Sire, le jugement sur la sainteté de la guerre que Votre Majesté a entreprise de concert avec le roi Victor-Emmanuel II est désormais prononcé par l'opinion unanime de l'Europe civilisée, et les noms de Montebello, de Palestro et de Magenta appartiennent déjà à l'histoire.

Mais si, au jour de la bataille, la grandeur des plans de Votre Majesté, égalée à peine par l'héroïsme de vos soldats, nous rend sûrs de la victoire, nous ne pouvons le lendemain que déplorer amèrement la perte de tant de braves qui vous suivirent au champ d'honneur. Les noms des généraux Beuret, Cler, Espinasse et de tant d'autres héros tombés prématurément, figurent déjà dans le sanctuaire de nos martyrs et demeureront gravés dans le cœur des Italiens comme dans un monument impérissable. Sire, notre reconnaissance pour Votre Majesté et pour la grande nation que vous avez été appelé à rendre plus grande encore, sera manifestée avec plus d'énergie par toute l'Italie rendue libre ; mais nous sommes fiers, en attendant, d'être les premiers à l'exprimer, comme nous avons été les premiers à être délivrés de l'odieux aspect de la tyrannie autrichienne.

Permettez-nous, Sire, de saluer Votre Majesté par ce cri de notre peuple :

Vive Napoléon III !

Vive la France !

Milan, le 5 juin 1859.

Alberto de Herra, Massimiliano de Lera, Margarita Francesco, Ubaldi de Capol. Fabio Boretti, Achille Rougier, Cesare Giuliani, Alessandro Porro, Giovanni d'Adda.

A. S. M. le roi Victor-Emmanuel II, la ville de Milan.

Sire,

Le vœu public est que Votre Majesté, à qui, par un miracle de concorde, ont été confiées les destinées de la patrie commune, prenne le plus tôt possible en mains le gouvernement et la direction des affaires publiques de ce pays. Ce vœu avait été déjà solennellement proclamé par des milliers de nos volontaires, d'abord par serment devant Dieu, ensuite par le sang devant le canon de l'Autrichien.

Aujourd'hui le conseil de la commune représentant la population milanaise, à l'unanimité des voix, et par une acclamation irrésistible, a approuvé et adopté l'adresse que les corporations municipales avaient envoyée à V. M. le 5 du courant et qui lui a

FEUILLETON

LES MASQUES D'OR.

ROMAN DE MOEURS CONTEMPORAINES.

Quatrième Partie.

(Suite.)

L'incrédulité se peignit sur les traits de Gournet.
— Faisons mieux, dit-il ; supposons que vous ne me rendez pas ces quinze cents francs.

— Vous me placez dans une situation délicate...

— Cet argent vous est-il nécessaire ?

— Indispensable.

— Comptez-vous le trouver ailleurs ?

— Hélas ! non.

— Alors pas tant de façons, économisons le temps. J'ai mes conditions à poser.

— Parlez.

— Vous n'avez jamais prononcé mon nom devant M^{me}

de Rochemore ?

— Jamais. Vous me l'aviez assez recommandé !

— Et je vous le recommande encore. Une fois je fus malgré moi présenté à cette femme par le marquis : elle me déplut souverainement.

— Bah ! elle est charmante !

— Vous trouvez ?... Enfin pour elle je n'existe plus...

au moins jusqu'à nouvel ordre.

— Quelles sont vos autres conditions ?

— Je désire avoir des nouvelles précises de ce qui se passe chez les Montglars. Il faut absolument que vous m'en donniez aujourd'hui.

— Moi ?

— Il le faut absolument.

— Mais...

— C'est à prendre ou à laisser. Voulez-vous ?

— Puis-je refuser ?

— La maison est à dix minutes d'ici : allez-y de ce pas, je vais vous attendre. Certains bruits me sont arrivés déjà, et je désire en avoir par vous la confirmation ou le démenti.

— Suis-je assez humilié !... se disait de Foncheville en courant exécuter l'ordre de Gournet. Cet homme, qu'au fond je ne puis souffrir, il me commande en maître ! Il faut que je tende la main pour qu'il y laisse tomber son aumône.

Ces réflexions pénibles conduisirent Ernest jusqu'à la porte du marquis. Là, il ne trouva qu'un domestique, qui l'empêcha d'entrer.

— Monsieur le marquis est-il visible ?

— Monsieur est parti.

— Ah ! il retourne à Paris ?

— Je l'ignore.

— Madame la marquise ?

— Madame est malade.

— Mademoiselle de Neuville ?

— Mademoiselle ne quitte pas sa sœur.

Ernest ne pouvait insister ; il allait se retirer, le désespoir au cœur, lorsqu'il vit le domestique se ranger respectueusement pour laisser passer un visiteur qui descendait l'escalier. C'était le chevalier d'Escarieux.

L'aspect du gélier qui vient lui ouvrir la porte de son cachot ne cause pas plus de joie au prisonnier.

— Hé ! c'est vous, mon cher Monsieur !... dit le chevalier, qui éprouvait le besoin d'épancher ses confidences. Suis-je assez heureux de vous rencontrer, au sein du chagrin que j'éprouve ! Pouvez-vous, Monsieur de Foncheville, m'accompagner un instant ? Je vais m'écrire chez M^{me} de Kaunitz... femme charmante qui part, malheureusement... Toutes les bonnes maisons commentent à se fermer... C'est désolant ! Bientôt l'on ne saura

été présentée le lendemain au quartier-général de San-Martino de Trecate.

Sire, dans la résolution du conseil de la commune de Milan, V. M. verra une nouvelle preuve que les vérités du cœur n'ont pas deux manières de s'exprimer. Nous vous appartenons par la persuasion, par l'affection, par la nécessité géographique, par le droit historique de l'acte de fusion de 1848 confirmé par les onze années de préparation, de souffrances qui resteront ineffaçables dans l'histoire des peuples, comme un exemple sublime de ce que peut la persévérance dans de justes desseins, ainsi que la dignité dans les malheurs publics.

Sire, cette population a beaucoup gagné, parce qu'elle a beaucoup souffert. Votre Majesté a été appelée par le vœu de toute l'Italie, par le respect de l'Europe, l'assentiment de la France, à consoler les douleurs de la nation et à recueillir les fruits de ces douloureuses épreuves. Sire, nous vous adresserons les paroles qui vous ont ému déjà lorsque vous les avez entendues des lèvres de nos volontaires blessés dans la glorieuse journée de Palestro : « Faites libre et heureuse l'Italie, et nous bénirons nos blessures. »

Milan, le 8 juin 1859.

(Suivent les signatures.)

PASSAGE DE L'ADDA.

On nous communique la dépêche officielle suivante :

Grand quartier-général de Cassano, le 13 juin, 6 h. du soir.

Hier 12 juin, l'Empereur a transporté son quartier-général à Gorgonzola. Dans l'après-midi, Sa Majesté a fait jeter en sa présence deux ponts de bateaux sur l'Adda, à la hauteur de Cassano; en même temps on réparait les ponts coupés par l'ennemi.

L'Adda, grossie par les orages de ces derniers jours, avait acquis une force et une rapidité qui ont rendu l'opération plus difficile, sans en compromettre le succès.

Là, comme à la Sesia et au Tessin, les pontonniers, sous l'énergique direction du général Lebœuf, se sont acquis de nouveaux titres à la reconnaissance de l'armée.

A peine les ponts étaient-ils jetés que l'armée a commencé son mouvement, qui sera terminé demain. L'armée sarde a passé le fleuve à la hauteur de Vaprio.

Malgré les pluies torrentielles que les troupes ont eues à supporter depuis quelques jours, la santé de l'armée est très-satisfaisante et le soldat n'a rien perdu de sa gaieté; le temps s'est remis au beau.

(Moniteur.)

Nous avons publié, il y a quinze jours, sur le combat de Montebello, une lettre d'un jeune sergent-major de l'armée d'Italie, empruntée à la *Sentinelle du Jura*. Ce matin, il arrive de la même source un nouveau récit de victoire que nous reproduisons :

« Magenta, 6 juin 1859.

Monsieur,

Je serais bien coupable de ne vous avoir point écrit plus tôt, si je n'avais pour excuse à ce long silence des marches et contre-marches qui ne nous ont pas laissé une heure de répit. J'ai trouvé à Novare deux lettres de vous et un paquet de

journaux qui nous ont bien fait plaisir, à mes camarades, à mes chefs et à moi. Je suis tout surpris que ma lettre de Montebello, dont vous me félicitez si amicalement, ait eu à ce point les honneurs de la reproduction. Quinze ou seize journaux différents en France et à l'étranger ont pris mon pauvre récit, fort étonné d'un tel bruit, auquel il ne s'attendait guère.

Cette fois encore, monsieur, c'est une victoire que nous avons, non sans peine cependant; mais elle est à nous et bien à nous, c'est l'important. Si je n'ai pas dès hier pris la plume à votre intention, c'est parce que je ne pouvais pas trouver de papier. J'avais bien une plume et mon petit encrier de corne, mais pas un morceau de carton; puis ma jambe me faisait beaucoup souffrir, et je ne marchais que difficilement (c'est une blessure de rien du tout que j'ai attrapée samedi, une balle dans le tibia). J'ai refusé d'aller à l'ambulance, parce que le major m'a dit que je serais dirigé sur Alexandrie, et vous comprenez bien, monsieur, que je ne veux pas abandonner mon bataillon; il nous manque déjà assez d'hommes!

L'affaire d'avant-hier a été terrible; quand on n'a jamais assisté à un pareil spectacle, on n'est qu'un enfant. Moi-même, qui avais reçu le baptême du feu à Voghera, et qui me croyais bien aguerri, vous le dirai-je? eh bien! j'ai senti mon cœur sauter dans ma poitrine comme s'il eût voulu en sortir. Ce n'était pas de la peur, monsieur, car je ne songeais même plus à sauver les balles au passage, c'était une émotion extraordinaire que je ne puis définir.

Je songeais à mon pays, au drapeau qui flottait au-dessus de ma tête, à la croix d'honneur que mon commandant m'a promise à la première action d'éclat; le sang courait dans mes veines plus rapide qu'à l'habitude. Toutes ces sensations se succédèrent avec la rapidité de l'éclair, et lorsque nous nous élançâmes en avant, je ne pensais plus qu'à me battre.

Je vais reprendre les événements de ma dernière lettre, pour bien vous expliquer ce que nous avons fait. Après le combat de Montebello, qui n'était qu'un jeu d'enfant en comparaison de celui du Tessin (1), nous avons occupé, par ordre de l'Empereur, les hauteurs de Casteggio; puis un soir on nous avertit de filer sans bruit, en tournant le dos aux Autrichiens.

Ma division, qui n'est pas celle du général Forey, comme vous paraissez le croire, mais bien celle du général..., s'est mise en marche à trois heures du matin, et après une série d'évolutions, de mouvements en avant, de conversions par le flanc droit, de conversions par le flanc gauche, de déploiements en tirailleurs le long du Pô, nous avons reçu tout à coup ordre de nous porter sur le chemin de fer, qui nous a menés à Casale; je ne suis pas stratège, mais il me semble que cette manœuvre, destinée à tromper les Autrichiens sur la véritable position du gros de l'armée, est un chef-d'œuvre d'habileté, bien qu'elle n'ait pas réussi complètement, puisque la garde s'est trouvée isolée, ayant à combattre un contre sept des ennemis acharnés.

(1) Notre jeune correspondant ignorait sans doute, au moment où il écrivait sa lettre, que la bataille dont il parle a été immédiatement baptisée du nom de Magenta.

(Note de la Rédaction.)

De Casale, on nous a fait faire une marche forcée dans la direction de Verceil, que nous avons tourné en le laissant à notre droite, ainsi que Novare, où nous ne sommes pas entrés, à notre grand regret.

Nous étions épuisés de fatigue; depuis deux jours on n'avait fait qu'une distribution de lard pour aider la digestion du biscuit; nous faisons la grand'halte dans un hameau où les habits blancs n'avaient pas laissé un oignon; les anciens grommelaient; plus de vin, plus de tabac. Moi je consolais mes conscrits en leur disant que nous pouvions compter sur l'Empereur.

Tout à coup nous entendons une mousqueterie bien nourrie dans la direction du fleuve, le canon s'en mêla bientôt, nous nous dressons. Plus de faim, plus de fatigue, monsieur, il n'y avait là que des hommes demandant à grands cris de courir aux Autrichiens, les mêmes qui, vingt minutes auparavant se plaignaient de la marche.

Le colonel nous forme en bataille, il envoie l'adjudant-major du premier bataillon prendre les ordres du général Mac-Mahon et l'avertir de notre présence. Il se passe bien deux grosses heures d'impatience faisant ruisseler la sueur sur tous les fronts. C'était un vendredi, nous ne devions pas avoir de chance: le général nous envoie un officier d'ordonnance pour nous dire qu'ils se passeront de nous ce jour-là.

Un tonnerre de jurons éclata sur toute la ligne.

« Ne grognez pas, vieilles brisques, crie le colonel en passant devant les grenadiers, il y en aura demain pour tout le monde. »

Il ne se doutait pas, le brave et digne soldat, qu'il y en aurait aussi pour lui, et trop. Ceci se passait le 3 au matin; nous enrageâmes tout le jour à entendre la musique des canons; le soir, on nous fit reprendre l'étape: nous n'eûmes pas loin à aller pour trouver ce fameux Tessin. Les bords étaient couverts de cadavres Autrichiens, le flot les roulait sur la rive droite, nous passâmes rapidement. Au point du jour, le 4, nous avions pris position sur les hauteurs qui dominent Robchetto, le malheureux village enlevé aux Autrichiens la veille.

Nous eûmes des vivres frais. A peine avions-nous pris la soupe, que le canon touna sur toute la ligne. Nous partîmes en bon ordre, le fusil sur l'épaule; on nous cacha derrière un monticule. Le feu devint plus vif, l'ennemi paraissait se rapprocher. Le commandant reçut du colonel un billet au crayon: il nous lança en tirailleurs dans les blés, si hauts que nous avions à peine besoin de nous baisser.

Nous nous éparpillâmes en tirant plus de cinq coups à la minute: nous faisons l'effet d'une division. L'ennemi parut le croire; il envoya une batterie dont les boulets sillonnaient les épis drus et serrés où nous nous abritions. Cela ne nous fit pas grand mal; mais il tira à mitraille, lorsqu'il vit notre petit nombre, et nous blessa beaucoup de monde.

Nous étions à quatre cents mètres des pièces. Le commandant nous forma en pelotons; nous tournâmes la hauteur au pas de course. Nous espérions surprendre les artilleurs, ils nous aperçurent à mi-chemin. Heureusement notre élan les effraya; ils tirèrent précipitamment les six coups

plus où dîner.

— En effet....

— J'étais venu ici à la sollicitation de M^{me} de Montglars... Pouvais-je lui rien refuser? Une personne si délicateuse!... une table si exquise!... Ah! maintenant je ne suis point à m'en repentir. Ma respectable amie, M^{me} la duchesse de Blignac, m'avait bien averti... sans compter ce que me disaient M^{me} la marquise de Montdésir et M^{me} la baronne de Bois-Clairant.

— Ces dames n'avaient que trop raison. Mais enfin arrivons au fait.

— Au fait?... mais, nous y sommes, nous y sommes, mon cher Monsieur! Je me demande chez qui je dînerai ce soir... c'est épouvantable!

— Oh! certainement, dit Ernest, cherchant un moyen de tirer le chevalier du chapitre personnel où il se plaisait si fort. Mais pourquoi ne dîneriez-vous pas chez le marquis?

— Chez le marquis!... ô ciel!... quand la maison est sens-dessus-dessous!

— Vous vous exagérez peut-être le mal?

— Je n'exagère jamais. J'aurais plutôt une tendance à voir les choses en beau.

— On ne le dirait pas.

— Quoi! ai-je lieu d'être rassuré, quand M^{me} la mar-

quise est en danger? Une maladie de poitrine qui ne lui laisse pas une heure de répit.

— Alors, il est étrange que M. de Montglars ait choisi ce moment pour s'éloigner.

— Tiens! vous saviez...

— Je sais tout.

— Cependant, M^{me} de Neuville m'avait bien recommandé le secret.

— Oui, pour d'autres que pour moi, qui suis un ancien ami.

— C'est juste. Alors elle vous a dit...

— La cause du départ du marquis.

— N'en soyez donc plus étonné. Cela pressait. Il fallait se rendre en toute hâte à Chambéry, y chercher M. Arnaud qui s'y est retiré, courir après lui, le rattraper en chemin et l'empêcher de se faire moine à la Grande-Chartreuse. M^{me} de Montglars ne veut pas entendre parler de cela. Elle est si excellente, M^{me} de Montglars! En ce moment le marquis vient de partir pour aller prendre M. d'Orban qui doit l'accompagner et....

— Au revoir, chevalier, au revoir.

— Quelle mouche vous pique?... attendez donc!

Ernest était déjà loin, et le chevalier stupéfait continuait encore ses commentaires, lorsque de Foncheville ar-

riva au lieu du rendez-vous. Il instruisit rapidement Gournet de sa découverte.

Gournet jeta un cri de joie et pressa la main d'Ernest en y déposant la somme promise.

— Venez, dit-il d'une voix animée, rentrons en ville. Pas un moment à perdre. Il faut que moi aussi je parte!...

Le jenne homme eut l'éclair d'une bonne pensée:

— Vous ne méditez rien de nuisible, j'espère, contre vos amis d'autrefois?

— Né vous inquiétez pas. Je ne les connais plus. Vous avez votre argent: rappelez-vous que je puis encore vous être utile; mais gardez-moi bien le secret... Ne parlez de moi à personne.

— A personne, c'est entendu.

De retour à son hôtel, Gournet donna impérieusement les ordres les plus précis; et comme il payait grassement on lui obéit avec zèle. Dix minutes s'étaient à peine écoulées, qu'une chaise de poste l'emportait à toute vitesse.

Il avait crié au postillon:

— A Chambéry!

(La suite au prochain numéro.)

chargés à mitraille et voulurent partir au galop : mais l'une des pièces roula sur les chevaux, en tua un et resta étendue à terre, l'affût en l'air ; une autre vint se briser sur la première ; nous arrivâmes vingt-sept pour nous en emparer. Les quinze artilleurs nous reçurent à coups de carabines ; un demi-escadron de hussards noirs, qui se trouvait par derrière en soutien, arrivait au galop le sabre au poing ; le temps pressait.

Nous nous jetâmes en désespérés sur les artilleurs, ce ne fut pas long ; un seul s'est rendu, les autres sont morts une baïonnette dans le corps. Les hussards fondirent sur nous et nous enveloppèrent. Un caporal alsacien nous sauva. Haut de sept pieds, large à l'avenant, ce colosse, qui dans les revues dépassait le chef de bataillon à cheval, saisit l'écouvillon du canon renversé, le prit à deux mains, et, frappant de toute sa force herculéenne à droite, à gauche, sur les chevaux et sur les hommes. Il jeta un désordre épouvantable parmi eux ; mon capitaine arriva pendant ce temps avec trente voltigeurs ; nous poussâmes à la fourchette, et ils laissèrent vingt-trois des leurs sur le terrain, sans compter les deux pièces. Quant à nous, nous n'étions plus que douze. J'ai eu deux de mes caporaux et un sergent tués près de moi. La balle d'un des hussards m'a enlevé mon épaulette gauche ; j'en ai été quitte à bon compte.

L'ennemi arrivait en colonne serrée : nous nous repliâmes. Je me trouvais, je ne sais comment avec le second bataillon ; j'avais perdu ma ligne de bataille ; on me décrivait de rejoindre. On nous massa en colonne. Douze bouches à feu vinrent s'établir à notre droite ; elles ouvrirent un feu terrible. Une file entière que je touchais coude à coude disparut broyée sous le projectile de fer.

Cela ne dura pas ; trois petites pièces de quatre, nouveau modèle rayé, furent placées au flanc de la colonne et ripostèrent. L'une après l'autre les pièces autrichiennes se turent. Nous avons su plus tard que nos pointeurs en avaient mis huit hors d'usage.

Ce jeu ne nous plaisait guère, pourtant ! nous piétinions sur place ; le cri : *en avant !* se fait entendre au moment où une décharge de mitraille venue je ne sais d'où nous aveuglait de poussière et d'éclats de pierres.

Nous partîmes comme un torrent. C'est alors, monsieur, que je fus remué jusqu'au fond des entrailles. Le vent chassait la fumée des détonations, et dans les rapides éclaircies nous apercevions une ligne blanche, impassible sous le feu de nos batteries, serrant ses rangs pour fermer les vides creusés par nos boulets.

C'était cette masse géante que nous allions entamer à la baïonnette : trois décharges terribles nous accueillirent, morts et blessés roulaient en rugissant sur le sol ; nous sautions le cadavre, nous enjambions le corps étendu, et nous courions toujours.

A notre approche, un long frémissement courut dans cette ligne ; il y eut comme un roulis : la vague humaine recula, avança pour reculer ensuite. Nous arrivâmes la crosse haute ; déjà le désordre était dans les rangs. Ils se reformèrent pourtant ; ils revinrent à la charge et nous repoussèrent dix pas en arrière. Un mot nous relève : Eh ! soldats, le régiment recule ! En deux bonds, nous les avions refoulés. Ils revinrent encore sur nous en tirant, mais inutile !

Nous ne ripostions pas. La baïonnette ! rien que la baïonnette ! Quelle terreur à ce mot ! Ils compréhendaient. Ces sabres recourbés au bout de nos carabines leur inspiraient une frayeur indicible ; et cependant, monsieur, ce sont de braves soldats, et il y a de la gloire à les culbuter. L'artillerie éclairait devant, par côté, derrière nous ; les ennemis et les nôtres étaient également atteints ; la mêlée était horrible, la confusion à son comble. Comment faire des prisonniers ? On ne demandait pas de grâce, on n'en faisait pas. Dire ce que tout ce combat a duré est impossible : dix minutes ou deux heures, je ne le sais pas.

Il y aurait mille incidents à raconter, et une lettre n'y suffirait pas. Un officier autrichien ajusta mon lieutenant avec un revolver ; deux coups partent sans le toucher. Le lieutenant s'élança sur lui ; ils se joignent, se prennent à bras le corps ; ils roulent jusqu'à moi. J'allais enfoncer ma baïonnette dans le dos de l'Autrichien ; un grenadier me prévient : il se baisse, le prend par le cou et le force à lâcher prise. C'était plus humain. Nous l'avons fait prisonnier. Il a été plus poli que celui de Montebello, il a remercié mon camarade.

Un commandant autrichien ramenait sur nous un bataillon déjà chassé deux fois par nos baïonnettes ; je l'ajuste, il tombe ; cent coups de feu me répondent sans me toucher. Nous nous jetons à corps perdu sur l'ennemi, qui lâche pied une troisième fois dans une déroute impossible à décrire. Je suis allé relever le commandant, il était mort : la balle avait brisé la colonne vertébrale.

Je lâchai ce cadavre, et j'eus froid. Le lieutenant-colonel m'a pourtant promis la médaille militaire pour ce fait, mais je suis encore neuf aux émotions, cela me passera.

Enfin, que vous dirai-je, monsieur ? Je ne sais rien de plus, sinon que je me suis battu jusqu'au soir ; c'est une des dernières balles qui a frappé mon mollet ; je suis tombé sur le coup. Heureusement l'os est sauf, il y aura huit jours de charpie à mettre, et tout sera dit.

On a mis à l'ordre du jour trois ou quatre généraux ; la garde, que nous avons soutenue par un mouvement de flanc, a été admirable d'héroïsme et de fermeté. Le général Cler, qui est, je crois, du département du Doubs ou du vôtre, a été éblouissant de bravoure ; ses soldats le pleurent, monsieur, comme ils pleureraient leur mère.

Je ne sais rien de plus et j'ai la main fatiguée d'écrire ; ma prochaine lettre sera datée de Lodi, où nous allons, dit-on. Je vous enverrai plus de détails.

Je vous serre la main.

FAITS DIVERS.

On écrit de Châteauneuf-sur-Loire, le 9 juin, au *Journal du Loiret* :

« Un orage, comme on n'en a pas vu de mémoire d'homme, a éclaté hier sur la commune de Châteauneuf ; la grêle n'a pas cessé de tomber pendant quatre heures ; elle était plus grosse que des noix. L'eau a envahi les principaux quartiers ; il y en avait notamment plus d'un mètre sur la route d'Orléans, dans le faubourg de la Bonne Dame.

» Trois maisons se sont écroulées ; heureusement personne n'a péri. Un jeune enfant a été retiré par le gendarme Legrand d'une maison où ses parents n'osaient l'aller chercher.

» Vignerot (Jacques-Roger) a été arraché sain et sauf d'une maison qui s'écroulait, grâce aux soins et aux bons secours administrés par M. Chipault, médecin, qui n'a pas craint de le reconduire à son domicile ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

» La perte occasionnée par la grêle et l'inondation est incalculable ; il ne reste pas un épi, pas un cep de vigne. Le beau parc de M^{me} Lebrun est sacagé : les orangiers hachés. »

Le *Journal du Loiret* ajoute :

« Il résulte des renseignements qui nous arrivent cette après-midi que l'orage s'est étendu sur Tigy, Donnery, Guilly, Sigloy et que les moissons sont malheureusement ravagées.

» Un instant, l'inondation produite par cette pluie de cinq heures a été telle que, dans plusieurs fermes, les bestiaux auraient été noyés dans leurs étables, si on n'était venu les secourir. Les étangs sont complètement débordés. Le désastre, est considérable. »

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

On lit dans le *Journal de Maine-et-Loire* :

« M. l'abbé Bernier (1) est mort dimanche à dix heures du matin. La longue maladie dont il était frappé et qui causait dans notre ville tant de sollicitude, avait pris tout à coup le caractère le plus alarmant. Lui seul n'avait rien perdu de son calme et de sa résignation.

» Le souvenir de M. Bernier vivra longtemps dans le diocèse d'Angers. On se rappellera sa haute intelligence, sa vaste érudition et sa loyauté si désintéressée. Vrai ministre de l'Évangile, son indulgence pour les personnes égalait son inflexibilité pour les principes. Joignant une âme de feu à la candeur d'un enfant, M. Bernier n'a jamais eu une préoccupation terrestre ou la moindre pensée d'ambition personnelle. C'était le prêtre dans toute l'élevation et la simplicité de la vertu chrétienne.

» D'autres voix bien plus dignes que la notre ne tarderont pas à déplorer la mort de M. Bernier et à faire ressortir les bienfaits de sa belle vie, mais nous avons voulu dès aujourd'hui rendre un rapide hommage à l'un des hommes de notre pays, assurément les plus remarquables par un grand cœur, un esprit éminent, et, ce qui est plus rare encore, la dignité d'un noble caractère. »

(1) M. l'abbé Bernier a été curé de Saumur, à la mort de M. Forest, en 1831.

On lit dans le même journal :

« La mort héroïque du commandant Desmé de Lisle a causé dans notre pays une affliction et une admiration universelles. S'il y a des consolations dans une douleur aussi profonde, ce sont assurément les marques d'affectueuses sympathies dont sa famille est entourée au loin comme auprès.

» On nous saura gré de reproduire le passage d'une lettre que le frère de notre vaillant compatriote vient de recevoir du comte d'Alton, colonel du 2^e grenadiers de la Garde ; on ne peut écrire un éloge plus flatteur de celui qui a su inspirer tant de regrets à tous ceux qui l'ont connu.

« C'est une bien affreuse mission que je viens remplir près de vous, mon cher capitaine. Le commandant Desmé de Lisle a été tué le 4, à l'attaque du village de Buffalora. C'est l'épée à la main, à la tête de ses grenadiers qu'il a trouvé cette mort glorieuse du champ de bataille. Que ce soit une consolation pour vous d'apprendre qu'il est mort un jour de victoire, en donnant au régiment, l'exemple de la plus grande bravoure et de la plus rare intrépidité. Il est tombé à mes côtés au moment où nous pénétrions ensemble dans les premières maisons du village, etc. »

Nous avons annoncé le prochain concert des frères et sœurs Angelo et Térésa Ferni. Pour les mieux faire connaître et aussi pour qu'on ne les confonde pas avec les demoiselles Virginia et Caroline Ferni, nous extrayons le passage suivant d'un article biographique publié il y a quelque temps :

« Angelo et Térésa Ferni, à cet âge où toute pensée est une espérance, une aspiration vers l'avenir, se sont fait de l'art musical leur unique idole.

» Côme, cette charmante ville de la Lombardie-Vénitienne, les vit naître à un an de distance l'une de l'autre, et donna deux artistes de plus à cette terre privilégiée qui produit tant de choses sublimes dans le triple cercle des sciences, des lettres et des beaux-arts.

« Fils de parents artistes, le premier jouet placé entre leur mains d'enfants fut un violon auquel ils surent bientôt faire parler l'idiome cosmopolite de la musique, tandis qu'ils commençaient à bégayer à peine la langue mélodieuse de leur poétique patrie. »

« Les premiers théâtres où se produisirent Térésa et son frère furent les cafés et les cercles de Turin et de quelques autres villes du Piémont et de la Lombardie ; ils l'avouent sans honte comme sans vanité ; ils auraient le droit d'en tirer orgueil.

» On peut être fier, en effet, quand partis des degrés les plus infimes, on parvient ainsi aux sphères élevées de l'art, par la seule puissance de la volonté, du travail et de la persévérance. »

« Le talent et le génie, ces dons que la nature accorde plus particulièrement aux enfants privilégiés de ce jardin du monde qu'on appelle l'Italie, Angelo et sa sœur les possèdent à un degré si élevé qu'on ne sait ce qui est le plus à admirer en eux, ou des difficultés dont ils aiment à se jouer, ou de l'expression, du sentiment, de la vie que leur âme transmet à l'instrument docile au souffle de leur inspiration. »

Hier au soir, le bruit s'est tout à coup répandu dans notre ville qu'un convoi de prisonniers autrichiens devait arriver à Saumur. Toute la population s'est portée au chemin de fer et sur le pont pour voir ces nouveaux visages. La déception a été grande, le train est arrivé, mais point d'Autrichiens. Chacun a regagné en riant son domicile, jurant mais un peu tard qu'on ne le prendrait plus à courir ainsi sans plus ample informé.

Au premier avril, c'eût été un beau poisson servi aux Saumurois, aujourd'hui c'est un gros canard à digérer.

Pour chronique locale et faits divers : P.-M.-E. GODET.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Nous croyons pouvoir annoncer avec confiance, dit le *Globe*, que la formation du nouveau cabinet marche sûrement, d'une manière satisfaisante à sa conclusion.

Berlin, 14 juin, 6 heures 35 minutes du soir. — La *Gazette de Prusse* annonce que le gouvernement a donné l'ordre de mobiliser six corps d'armée. A mesure, dit ce journal, que les événements sur le théâtre de la guerre gagnent en importance, le gouvernement se croit de plus en plus sérieusement obligé de se mettre en mesure, afin d'être à même de pouvoir intervenir dans le règlement de la question italienne, d'accord avec ses confédérés allemands, d'une manière digne de la position à laquelle

la Prusse se trouve appelée et de l'importance de la nation allemande en Europe. A ce point de vue, et en présence de l'augmentation des armements même des puissances neutres, le gouvernement a cru devoir mobiliser une partie de l'armée. Le gouvernement prussien prendra, en même temps, les mesures nécessaires pour que les événements futurs ne viennent surprendre à l'improviste ni la Prusse, ni l'Allemagne. Toutes ces démarches portent si évidemment le cachet de mesures de sécurité, que toute explication serait superflue. Le pays donnera son approbation à ces mesures, et les confédérés allemands y verront, nous l'espérons, la pleine justification de leur confiance dans l'initiative prévoyante de la Prusse, dans l'intérêt de la sécurité de l'Allemagne et pour sauvegarder sa position comme puissance.

Turin, 15 juin, 11 h. 1/4 du matin. — Les Autrichiens se retirent de la ligne de l'Oglia.

Les armées alliées continuent d'avancer. Un corps autrichien parti d'Ancone pour Pesaro, est dirigé vers le Pô inférieur afin de se rallier aux troupes qui se trouvent en Vénétie. Il n'est pas certain qu'Ancone soit complètement évacué par les Autrichiens.

Modène est libre ainsi que Brescillo, Forli, Faenza. Imola ainsi que d'autres municipalités de la Romagne se sont prononcés en faveur de la cause nationale. — Havas.

AVIS aux PROPRIÉTAIRES de CHEVAUX.

Plus de feu! 40 ans de succès!
Le liniment Royer-Michel, d'Aix (Provence), remplace le feu sans traces de son emploi, sans

interruption de travail et sans inconvénient possible; il guérit toujours et promptement les *botteries* récentes ou anciennes, les *entorses*, *foulores*, *écarts*, *mollettes*, *faiblesses de jambes*, etc. Dépôt: à Angers, chez Menière, ph.; à Cholet, Bontemps, ph. (2)

Route départementale, n° 14, de Saumur à la Varenne. — Traverse de Gennes.

AVIS.

Le Sous-Préfet de l'arrondissement de Saumur, chevalier de la Légion-d'Honneur,

En exécution des articles 6 et 15 de la loi du 3 mai 1841, donne avis que l'Administration vient d'acquérir, des propriétaires dont les noms suivent, les terrains ci-après désignés, nécessaires à la construction de la route départementale n° 14 de Saumur à la Varenne, sur le territoire de la commune de Gennes :

1° Du sieur Louis Jousset, forgeron, et dame Marie-Félicité Vinçonneau, son épouse, avec laquelle il demeure à Gennes, une parcelle de terre, située au lieu dit les Rivières, section n° 1447 du plan cadastral, contenant 18 ares 31 centiares, estimés à raison de 65 fr. l'are, ci. 1,190 f. 15 c.
Indemnité pour perte de récolte. 12 »
Id. pour rétablissement d'accès d'exploitation 15 »

TOTAL. 1,217 f. 15 c.

2° De dame Anne-Louise Hillaire, épouse du sieur Augustin Bandry, demeurant ensemble à Saumur, une parcelle de terre, située au lieu dit le Moulin,

section n° 1026 du plan cadastral, contenant 9 ares, estimés à raison de 67 fr. l'are, ci. 603 f.
Indemnité pour perte de récolte et rétablissement d'accès d'exploitation. 55

TOTAL. 658 f.

Les personnes qui auraient des droits à exercer sur les sommes mentionnées ci-dessus, devront se faire connaître au secrétariat de la Sous-Préfecture de Saumur, dans le délai de huit jours, à compter de la publication du présent avertissement, à défaut de quoi elles seront déchues de leurs droits à l'indemnité. — Loi du 3 mai 1841, art. 21.

Hôtel de la Sous-Préfecture, à Saumur, le 15 juin 1859.

Le Sous-Préfet,
(291) Vte O'NEILL DE TYRONE.

TAXE DU PAIN du 16 Juin.

Première qualité.
Les cinq hectogrammes. 16 c. 66 m.
Seconde qualité.
Les cinq hectogrammes. 14 c. 16 m.
Troisième qualité.
Les cinq hectogrammes. 11 c. 66 m.

BOURSE DU 14 JUIN.

3 p. 0/0 baisse 40 cent. — Ferme à 62 80
4 1/2 p. 0/0 baisse 28 cent. — Ferme à 92 50.

BOURSE DU 15 JUIN.

3 p. 0/0 baisse 50 cent. — Ferme à 62 50.
4 1/2 p. 0/0 baisse 50 cent. — Ferme à 92 00

GODET, propriétaire-gérant.

Etude de M^e Henri PLÉ, commissaire-priseur à Saumur.

VENTE MOBILIERE

Le samedi 18 juin 1859, à midi, il sera procédé, par le ministère de M^e Henri PLÉ, commissaire-priseur, sur la place de la Bilange, à Saumur, à la vente aux enchères de différents objets mobiliers.

Il sera vendu :

Lits, commode, beau bureau à cylindre marqueté, canapé en velours, fauteuils de plusieurs genres, tables, chaises et autres meubles; bouteilles vides et quantité d'autres objets.

On paiera comptant, plus 5 p. 0/0.

On demande un MAITRE CLERC de Notaire pour une résidence agréable.

S'adresser à M. CADIEU, à Saumur.

A VENDRE

UNE MAISON,

Rue de la Petite-Bilange, occupée par les sieurs Guichard et autres.

S'adresser à M. BOURNILET, négociant, et à M^e LEROUX, notaire. (294)

Etude de M^e TOUCHALEAUME, notaire à Saumur.

A VENDRE

Par adjudication, en totalité ou en détail,

Le dimanche 19 juin, à midi,

A la maison de la Grande-Dixme, commune de Varennes-sous-Montsoreau,

LA PROPRIÉTÉ

De la Grande-Dixme,

Consistant en :

1° Une maison, avec cour, jardin et pièce d'eau d'une superficie de 55 ares, située commune de Varennes.

2° Une pièce de terre aux Écouardes, canton de Russé, commune d'Allonnes, contenant 66 ares.

3° Un morceau de pré, au même lieu, contenant 16 ares 50 centiares.

S'adresser, pour tous renseignements à un notaire. (288)

A VENDRE

UNE MAISON

Située à Saumur, rue du Puits-Neuf, nos 23 et 25.

Le prix pourra consister, pour une partie, en une rente viagère.

S'adresser à M^e DUTERME, notaire à Saumur. (173)

A VENDRE

Présentement,

UNE MAISON,

Rue de la Petite-Douve, n° 9.

Occupée par M. CHALON, marchand de chevaux.

S'adresser à M^{me} CAMAIN-MASSE, dans ladite maison.

A LOUER

Présentement,

UNE PORTION DE LADITE MAISON

Avec Ecurie et Remise.

A VENDRE

UN BON PIANO.

S'adresser au Bureau du journal.

A VENDRE

Une MAISON (Café-Saumurois), aise rue Saint-Nicolas, n° 3.

S'adresser à M^e LE BLAYE, notaire.

MAISON A LOUER

Pour la Saint-Jean.

S'adresser rue du Pavillon, n° 3.

A LOUER

Présentement,

UNE MAISON, rue du Petit-Maure.

S'adresser à M. RIVAUD. (261)

A CÉDER

Pour cause de départ :

1° Lunette Bardou, objectif achromatique 00, 72; 2 oculaires célestes, 2 terrestres, support en cuivre, boîte en noyer fermant à clef.

2° Appareil photographique Gaudin, en acajou, petit modèle; objectif achromatique, notices; produits chimiques n'ayant jamais servi, et boîte. Le tout neuf et de qualité supérieure.

S'adresser au bureau du journal.

DRAGÉES GUIGON.

Contre les ÉCOULEMENTS nouveaux et anciens, même les plus rebelles. — Guérison radicale en sept jours. — Succès infaillible. — A Paris, Pharmacie rue Saint-Honoré, 167. Dépôt, chez M. PERDRIAU, pharmacien à Saumur. (247)

BAINS DE MER DE SAINT-MALO.

Plage magnifique, aux portes de la ville, casino, bals et concerts, régates, courses de chevaux; vie peu chère, logements et hôtels confortables. (278)

LEBIGRE-DUQUESNE FRÈRES, ÉDITEURS, 16, rue Hautefeuille, Paris.

LES CONSPIRATEURS EN ANGLETERRE.

Étude historique. PAR M. CH. DE BUSSY, Auteur des Régicides; de l'Encyclopédie universelle; etc. Un joli volume grand in-18 de 360 pages.

PRIX : 2 FRANCS.

PROSPECTUS.

Ce livre contient de curieuses révélations sur les Sociétés secrètes dont le siège est à Londres; sur leurs chefs et affiliés.

Il intéresse TOUT LE MONDE, puisqu'il dévoile les affreux complots qui se sont tramés contre l'Europe, contre son repos et son bien-être, depuis 1848 jusqu'en 1858.

C'est une histoire curieuse de dix années de crimes; histoire qu'il importe à tous les bons citoyens de connaître dans ses plus minutieux détails.

L'auteur y dévoile les menées, les intrigues, les mystères de ce monde à part des CONSPIRATEURS qui, de Londres, fomentent des conjurations implacables et sanguinaires, et se placent à l'ombre du droit d'asile, en dehors de toutes les lois divines et humaines.

SOMMAIRE DE L'OUVRAGE.

Les Sociétés secrètes. — Leurs programmes, leurs proclamations, leurs libelles, leurs provocations, leurs mots d'ordre. — Mazzini, Ledru-Rollin, Kosuth, Ruge, Darrast. — Les assassins politiques. — Séances de la *Taverne des Francs-Maçons*. — Les journaux anglais. — Les réfugiés de Londres et leurs menées en Europe. — La *Némésis*. — Les *Montagnards*. — Proudhon, Greppo, Caussidière, Joigneaux, Marc-Dufraisse, Madier de Montjan, Louis Blanc, Fergus O'Connor, Cobden, Victor Considérant, Nadand. — Les ouvriers anglais. — Manifestes des Conspirateurs. — Le *Comité d'agitation*. — Barthé, lémy, Cournet. — La *Paternelle*, la *Société-Mère*. — Delescluse, Saffi, Quadrio, Agostini, Giovani, Ricciardi. — Félix Pyat. — Les assassins Kelsch-Galli, Rossi, Magen, Carpeza, Pianori, Tibaldi, Grilli, Borlotti, Piéri, Orsini, Gomez, de Rudio, *Bernard le clubiste*. — LA VIE POLITIQUE DE NAPOLÉON III. — Conclusion. — Notes: Pièces justificatives, Documents historiques.

NOTA. — Pour recevoir l'ouvrage IMMÉDIATEMENT et FRANCO, il suffit d'envoyer 2 francs 40 centimes en timbres-poste. (ÉCRIRE FRANCO.)

Saumur, imprimerie de P.-M.-E. GODET.